

épargne à son temple le dernier des outrages. Mais, à Alexandrie, la bride est lâchée aux païens ; ils se jettent sur la population juive, brûlent, massacrent, s'acharnent même sur les cadavres, et tous les oratoires du vrai Dieu sont changés en temples païens ¹.

Hors même de l'empire, au delà de l'Euphrate, la puissance de ces deux frères Juifs, Asinée et Anilée, qui avaient pendant quinze ans tenu à leur gré la Mésopotamie, amène à ce moment une réaction. Asinée étant mort empoisonné par la femme de son frère, Anilée, à son tour, est assassiné par les païens. Les Juifs de Babylonie, que jusque-là le renom des deux frères défendait contre la haine invétérée des idolâtres, sont maintenant poursuivis. Séleucie leur sert d'abord de refuge ; mais, au bout de six années, la population grecque de cette ville se soulève contre eux et en fait périr, dit-on, jusqu'à cinquante mille. Les débris de cette malheureuse race se retirent à Ctésiphon. Bientôt Ctésiphon n'est plus tenable et il faut chercher refuge à Néerda et à Nisibe ². Ce moment de crise et de douleur était un avertissement donné au peuple d'Israël. Il l'avertissait de ce qu'il avait à craindre et de la haine des païens et de la colère de Dieu ; il lui prédisait d'autres douleurs qui devaient un jour faire oublier celles-là.

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 8 (6, 11), 10, 11(8). — *De Bello*, II, 16, 17 (9 et 10). — Philo., in *Flaccum, de Legatione*. — Dion Cassius, LIX, p. 660.

2. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 12 (9, 5-9).

Le règne de Claude donna aux Juifs de l'empire quelques années de repos. Le prince était honnête ; les délégués qu'il envoyait en Judée, au moins pendant les premiers temps de son règne, ne furent point oppresseurs. Jérusalem aurait dû respirer. Mais l'inquiète recherche du Messie la tourmentait toujours. Dès avant la mort du Sauveur, quelques chefs d'aventuriers s'étaient donnés pour des inspirés. — Ainsi (an 4 avant Jésus-Christ), Theudas, selon l'expression des Écritures, « s'était dit être quelqu'un » et avait réuni autour de lui quatre cents hommes. — Judas le Gaulonite, dont nous avons parlé, avait mené après lui une foule plus grande encore ¹. Ils avaient péri cependant, l'épée romaine en avait promptement fait justice ; leur parti s'était dispersé ou se laissait oublier.

Mais après la mort du Sauveur ces imposteurs se multiplient et exercent une puissance plus sérieuse. — Sous le gouvernement même de Pilate (37), ce ne sont plus les seuls Juifs, ce sont les Samaritains, leurs éternels adversaires, mais disciples de la même loi et entretenus dans les mêmes espérances, qui commencent à prêter l'oreille aux imposteurs. Un faux prophète paraît qui leur révèle que des vases d'or ont été enfouis par Moïse sur le mont Garizim ; des milliers d'hommes se rassemblent dans un bourg voisin pour

1. Theudas ou Judas, fils d'Ézéchiass, chef de voleurs. *Act.*, V, 36. — Jos., *de Bel.*, II, 6 (4, 1).

aller de là gravir la sainte montagne. Mais la montagne est gardée par les troupes romaines qui taillent en pièces ces malheureux ¹. — Plus tard, sous le règne de Claude (an 45, c'est-à-dire la dernière année de la dernière semaine de Daniel, selon le calcul le plus favorable aux espérances juives), apparaît chez les Juifs un prétendu prophète, un magicien (γοητής) appelé lui aussi Theudas. Il persuade à une multitude d'hommes de partir avec tout ce qu'ils possèdent et de le suivre jusqu'au Jourdain, qu'il leur fera traverser à pied sec. La cavalerie romaine les poursuit, en tue un grand nombre, et leur chef a la tête tranchée. Le fanatisme juif voit pour la première fois couler le sang. — Bientôt deux fils de Judas le Gaulonite reparaissent et sont mis en croix (46) ². — Peu après, une insulte grossière d'un soldat romain provoque une émeute et l'émeute une répression sanglante (48); selon Josèphe, qu'il ne faut pas toujours croire en matière de chiffres, plus de dix mille hommes périssent ³.

Depuis ce moment, tout s'assombrit, la pensée révolutionnaire a surgi dans l'âme de ce peuple. Il y a

1. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5 (4, 2). Selon une chronique samaritaine manuscrite, citée par Roland (*De nummis Samaritanis*, diss. II), les vases sacrés du temple auraient été, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, cachés par le grand prêtre Osias. Il faudrait donc lire dans Josèphe Ωξέω; au lieu de Μοῦσέω; Sur le mont Garizim et les ruines qui s'y retrouvent, v. le voyage de M. de Sauley, t. II, p. 400 et suiv.

2. Josèphe, *Antiq.*, XX, 3 (5).

3. Jos., *de Bel'o*, II, 20 (12, 1). Ailleurs il dit 20,000, *Antiq.*, XX, 4 (5, 3).

ouvertement un parti de la liberté. En attendant qu'il domine sur la place publique, il se promène sur les grands chemins. La Judée est pleine de libérateurs qui la pillent ¹.

A ces signes, avertis qu'Israël se perd, les païens s'agitent de nouveau autour de lui, comme les oiseaux de proie autour d'un homme qui va mourir. Samaritains et Syriens se jettent sur les terres juives, profanent les synagogues, déniaient aux Juifs leur droit de cité, et, repoussés par eux, leur livrent de véritables batailles. Le procureur romain Cumanus intervient; oppresseur et cupide, faisant souvent le brigandage pour son propre compte; payé par les Juifs, payé par les Samaritains, il se décide pourtant contre les Juifs et lance sur eux ses cohortes, recrutées parmi les païens de la contrée, ennemis naturels des Israélites. Cette fois une révolte générale est prête d'éclater, le mot de liberté est prononcé. Un chef de brigands célèbre, Éléazar, fils de Dinée, sort de ses montagnes et se met à la tête des insurgés qui l'appellent. Les supplications de l'aristocratie, les prières des prêtres qui parcourent Jérusalem, la tête couverte de cendres, la justice de l'empereur qui reconnaît le droit des Juifs et punit leurs adversaires, apaisent pourtant la révolte (51). Jérusalem gagne à ce délai dix ans de vie, mais non de repos ¹.

1. Τῶν γὰρ ἐφειστώτων ἐπὶ νεωτερισμῶ (*Antiq.*, XX, 4 (5, 4); *de Bello*, II, 20 (12, 2)).

2. Jos., *Antiq.*, XX, 6 (8, 5). — *De Bello*, II, 21 (12, 3). — Tacit., *Annal.*, XII, 54.

Sous l'empire de Claude, malgré ces soulèvements partiels, la paix s'était donc à peu près maintenue. Mais, sous Néron, la guerre couve de toutes parts. Le prince est à la fois cruel et insouciant; il n'a rien de l'honnêteté de Claude ni de la rigidité administrative de Tibère. Ses procureurs pillent, peu lui importe. Peut-être même, à l'égard de la Judée, un calcul politique, la crainte qu'inspiraient la puissance et l'insubordination de la race juive, sert-elle de stimulant et de prétexte aux instincts cupides des délégués impériaux. Le pouvoir romain quittera ses traditions tutélaires; il semble s'étudier à provoquer une révolte pour en finir d'un coup avec ces Juifs dont il s'inquiète. L'affranchi Félix (52-60), procureur de Judée, mari de trois reines, gouverne avec « le despotisme d'un roi et l'âme d'un valet »¹. Portius Festus (60-62), Albinus (62-64), Gessius Florus (64 ou 65), se succèdent; ces deux derniers oppresseurs, tour à tour recevant de l'or des Juifs ou de leurs ennemis; réprimant les brigands et entrant en marché avec eux; punissant les assassins et se servant des assassins; concourant avec tous ces aventuriers à maintenir dans le pays un état de misère armée qui désespère et exalte les âmes; n'ayant pas souci de la guerre dont ils vont léguer le fardeau à leurs successeurs, pourvu

1. Jus regium servili ingenio exercuit. Tacit., *Histor.*, V, 9. — Voir, sur Félix, Tacite, *ibid.*; — Jos., *Anliq.*, XX, 15 (7, 2); — Sueton., *in Claud.*, 28.

qu'au terme de leur administration ils reviennent à Rome millionnaires.

Aussi la Judée se perd-elle de plus en plus. La secte de Judas le Gaulonite, ce pharisaïsme de grand chemin, obscure pendant soixante ans, paraît alors avec éclat sur la scène. Le germe déposé dans l'ombre éclôt en nombreux épis. Quand on réprime les brigands dans la campagne, ils rentrent dans la cité et de bandits deviennent sicaires (σικαριοί). Cachant sous leurs vêtements de courtes épées, ils viennent au temple, se mêlent à la foule, frappent leur ennemi, crient eux-mêmes à l'assassin et disparaissent au milieu du tumulte (52)¹. Bandits et sicaires sont les deux partis politiques, les deux nuances de la révolution, les deux espérances d'Israël.

Aux uns et aux autres se joignent comme auparavant, mais avec plus d'éclat qu'auparavant, les faux messies. Des magiciens et des imposteurs se montrent à la multitude, lui persuadent de les suivre au désert, où Dieu lui fera voir de grands prodiges; politiques plus encore que fanatiques, ne rêvant que signes dans le ciel et révolutions sur la terre; car ces prodiges que Dieu doit opérer au désert sont des *signes de liberté*².

1. Josèphe, *de Bello*, II, 23 (13, 3); *Antiq.*, XX, 7 (8, 10).

2. Γόητες και άπατεώνες άνθρωποι, *Antiq.*, XX, 6 (8, 6). Πλάνοι άνθρωποι και άπατεώνες, προσχήματι θειασμοῦ, νεωτερισμοῦς και μεταβολάς πραγματευόμενοι... εἰς τὴν ἐρημίαν, ως ἐκεῖ τοῦ Θεοῦ δεξιόντος αὐτοῖς σημεῖα ἐλευθερίας. *De Bel.*, II, 23 (13, 4).

— Un Égyptien, magicien et faux prophète (55 ou 57) entraîne ainsi jusqu'à trente mille hommes, les conduit au mont des Oliviers, persuadés qu'à leur aspect les murailles de Jérusalem tomberont et qu'ils pourront y entrer pour renverser la puissance romaine. Les soldats romains les attaquent; quatre cents d'entre eux sont tués. Le magicien disparaît sans qu'on l'ait jamais revu; ses adhérents dispersés vont grossir le nombre des bandits; et plus que jamais le cri de liberté, sanctionné par les faux prophètes, retentit dans toutes les cavernes de Juda ¹.

Il faut bien le comprendre: ce qui se préparait, ce n'était pas seulement une révolte, c'était une guerre civile. Ce n'était pas seulement une guerre d'Israël contre Rome, c'était une guerre d'Israël contre lui-même. J'ai fait voir quelles oppositions existaient dans Israël, et principalement l'opposition éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, de la richesse et de la pauvreté. Les rabbins, et surtout leurs disciples pauvres, que leur pauvreté rendait parfaitement libres de rêver toutes les révolutions et toutes les émancipations possibles, étaient moins les ennemis de Rome que les ennemis de cette aristocratie des riches, des prêtres,

1. *Act. Apost.*, XXI, 38. — Josèphe, *loco citato*. — Sur cette union des bandits avec les adeptes des faux messies: Ὁ γὰρ γουπῆς καὶ λεωτρῆκοι συναχθέντες πολλοὺς εἰς ἀποστασιν ἐνήγον... Πάλιν δὲ οἱ ληστὰὶ τὸν δῆμον εἰς τὸν πρὸς Ῥωμαίους πόλεμον ἠεβήζον, μὴ δαῖν ὑπακούειν αὐτοῖς λεγόντας. *Ibid.* — Un peu plus tard, sous le procurateur Festus (60), un fait pareil. *Antiq.*, XX, 7 (8, 10).

des sadducéens, qui tenait, elle, pour la tradition de résignation et de patience; ils étaient révolutionnaires (νεωτερίσται) plus que dévôts, plus épris de convoitise pour la maison des riches que de zèle pour la maison de Dieu; ils faisaient par leurs brigandages la guerre aux Romains, mais surtout aux Juifs amis des Romains. Ils dévastaient leurs biens, ils pillaient leurs maisons, ils brûlaient leurs villages, ils punissaient par leur meurtre l'obéissance à Rome. Ils proclamaient (que de fois n'avons-nous pas nous-mêmes entendu un pareil langage!) « que, la liberté étant pour tout le monde, il fallait l'imposer, même de force et sous peine de mort, à ceux qui ne la voulaient pas ¹. » Le parti de la liberté sera donc toujours le plus despotique de tous les partis!

Ceci nous explique du reste pourquoi, au milieu de ces perturbations, le temple et les rites solennels du mosaïsme furent respectés des Romains, plus même que des Juifs. La religion du temple était antirévolutionnaire, aussi Rome ménageait-elle le temple. Le profaner, outrager la loi, insulter directement la tradition mosaïque, c'eût été provoquer d'une manière par trop ouverte, non-seulement les novateurs, les mystiques, les rabbins devenus prophètes, mais les

1. Καὶ πρὸς βίαν ἀκαιρεθῆσθαι λέγουτες τοὺς ἐκουτίως δουλεύειν προαιρόμενους. Il semble que Josèphe eut entendu les révolutionnaires modernes. *De Bel.*, II, 23 (13, 6). Voir aussi *Antiq.*, XX, 6 (8, 6). — Sur tout ce qui précède, *Antiq.*, XX, 8, 9 (10 et 11). — *De B.*, II, 24 (14, 5). — *De Vitâ suâ*, 14 (1, 3).

plus calmes et les plus patients d'entre les Juifs, les chefs de la cité et du sacerdoce, la masse entière de la nation. Aux yeux de tous, Israël eût été en droit d'imiter alors, non la soumission de Jérémie, mais la résistance des Machabées. Les habitudes romaines de tolérance religieuse persistaient donc, même sous les plus mauvais procurateurs. Au milieu de leurs excès, ils n'attaquaient ni la loi ni le temple. Des victimes étaient toujours amenées aux prêtres au nom de l'empereur. Nulle image idolâtrique ne souillait Jérusalem. La tutelle du temple, c'est-à-dire son administration temporelle, était remise au Juif Agrippa¹ ; le choix du grand prêtre lui était également laissé. La garde de l'habit pontifical, autrefois usurpée par les Hérodes, demeurait au grand prêtre. Même le procurateur Ventidius Cumanus, qui avait donné les premiers exemples d'oppression, avait puni de mort un soldat romain coupable d'avoir déchiré le livre de la loi. César, respectant la conscience juive jusque dans ses scrupules, venait de faire abattre une galerie du haut de laquelle le roi Agrippa pouvait jeter un regard indiscret sur les cours intérieures du temple. Sauf une ou deux tentatives des procurateurs pour toucher au trésor sacré, tout ce qui tenait au sanctuaire était sauf. Rome avait

1. Avant lui elle avait été confiée à son oncle Hérode, roi de Chalcide (an 45). *Jos., Antiq.*, XX, 1 (1, 3). — Sur l'habit pontifical, voy. *Ant.*, XVIII, 8 (6, 3, 4) ; XX, 1, 2. — Sur Cumanus, *Ant.*, XX, 4 (5, 4) ; *de B.*, XX (12, 2). — Sur la galerie d'Agrippa, *Ant.*, XX, 7 (8, 11).

pu se départir de sa justice envers le peuple, mais non de son respect envers le Dieu.

Au contraire, puisque le temple était antirévolutionnaire, qu'il était le foyer du parti de la paix et le centre de l'esprit conservateur, les révolutionnaires, sans dépouiller tout à fait le respect du temple et de la loi, étaient portés à les ménager moins. Ils avaient en dehors du temple leurs docteurs, leurs inspirés, leurs prophéties, et, pour ainsi dire, une religion tout entière. Aussi (et pour des disciples de Moïse le symptôme était redoutable) c'étaient des Juifs qui profanaient le temple de Dieu respecté par les Romains. Le sacerdoce était divisé contre lui-même ; par une politique fatale, les Hérodes, et après eux les Césars, avaient craint de laisser le pontificat se perpétuer dans les mêmes mains. Presque tous les ans, ils dépouillaient le grand prêtre de l'éphod pour le donner à un autre. Il y avait ainsi dix, quinze, vingt grands prêtres en disgrâce ou en expectative, remplissant Jérusalem de leurs regrets ou de leur ambition, sadducéens ou pharisiens, aristocrates ou démocrates, conservateurs ou révolutionnaires, en lutte fréquente les uns avec les autres, et dont les luttes allaient jusqu'à la violence et jusqu'aux armes. Les parvis furent rougis du sang des prêtres. Un autre genre d'anarchie troublait le temple. Le gardien légal de l'édifice sacré était, comme je viens de le dire, le roi de Chalcide Agrippa, de la race d'Hérode. Juif savant, mais d'une orthodoxie sus-

pecte et qui dépensait l'argent de ses sujets israélites à faire aux villes païennes des cadeaux de statues, de temples et de gladiateurs ; Agrippa jugeait pourtant de sa gloire de réformer le sanctuaire et il bouleversait à son gré les rites mosaïques. Or il avait été dit à Israël : « Si tu ne veux pas écouter la voix du Seigneur ton Dieu, et observer les ordres et les cérémonies que je te prescris aujourd'hui, toutes les malédictions viendront sur toi et te saisiront ¹. »

On était venu là (62) sous l'avant-dernier procureur Albinus et sous l'avant-dernier grand prêtre Jésus fils de Gamala, à la huitième année du règne de Néron, lorsque la restauration ou la reconstruction du temple commencée par Hérode le Grand s'acheva après plus de soixante ans de labeur. C'était ce temple qu'Esdras avait relevé de ses ruines, dont le prophète Aggée, dans ses élans inspirés, avait annoncé la gloire, dont les apôtres du Christ, trente ans auparavant, admiraient l'inébranlable structure. Son achèvement aurait dû être pour Jérusalem l'occasion d'une joie solennelle. Mais ce n'était pas pour ce sacerdoce armé contre lui-même, pour ces docteurs égarés à la recherche de leur Messie, pour ce peuple désespéré de l'attendre, pour ce pays dévoré par le brigandage et la tyrannie, qu'étaient faites les joies d'Israël autour du

1. *Deuteron.*, XXVIII, 15. — *Levit.*, VIII, 35. — *Jos., de B.*, VI, 5 (3). — Sur le semi-paganisme d'Agrippa, *Anliq.*, XX, 7 (8, 11), 8 (9). Sa science judaïque est attestée par saint Paul (*Act.*, XXVI, 3), et par les rabbins.

tabernacle, celles de Salomon à l'aspect du premier temple, celles des exilés au temps d'Esdras en revoyant le temple nouveau. Comme dans les pays dominés par les partis révolutionnaires, tout était triste dans le présent, sinistre dans l'avenir. Les révolutionnaires de tout genre sont peu rians, surtout des révolutionnaires juifs et soi-disant inspirés. Ces hommes me représentent assez les Niveleurs ou les Indépendants du temps de Cromwell, cruels pour autrui, tristes pour eux-mêmes, apprenant dans leur Bible à assombrir leur propre vie et à éteindre sans pitié celle d'autrui. Ce fanatisme biblique a dû être le même aux deux époques. Israël vit donc sans joie poser la dernière pierre de son temple. Dévoué à la destruction par la prophétie de Moïse comme par celle du Christ, profané avant d'être fini, « le temple était souillé de sang, dit Josèphe ; il fallait qu'il fût purifié par le feu » ¹.

De plus l'achèvement du temple laissait à Jérusalem un embarras, secondaire en apparence, mais qui cependant est un des avant-coureurs les plus habituels des révolutions. Il laissait dix-huit mille ouvriers inoccupés. Agrippa, qui n'osait les renvoyer, les employa pendant quelque temps à paver toute la ville de pierres blanches ². Qu'en fit-il ensuite ? Nous ne le savons pas ; mais le moment où ils furent libres dut toucher à celui

1. *De Bello*, VI, 8 (2, 1).

2. *Anliq.*, XX, 7, 8 (9-7).

qui commença la guerre, et la révolte put s'emparer d'eux en les armant. Je ne remarquerais pas cette circonstance si l'expérience de notre siècle ne nous en eût appris la valeur. Les travaux développés avec excès et suspendus tout à coup par les craintes politiques ont donné en 1789, en 1830, en 1848, des milliers de bras à nos émeutes.

Le terme approchait donc, le mal enfanté par le mal grandissait sans relâche. Dans les dernières années de Néron, le procureur Albinus, partant pour Rome, fait ses adieux à la Judée en ouvrant les prisons et en lui rendant une foule de bandits (64). Les brigands marchent alors par bandes de trois ou quatre mille; un fils de Judas le Gaulonite, frère de ceux qui ont été crucifiés, Manahem, est à leur tête. Cette famille, qui la première avait semé le fanatisme politique, devait en recueillir la dernière et la plus abondante moisson. Ces mystiques du judaïsme font la guerre au patrio-
 moine des Juifs suspects avant de la faire à la puissance de César. Et, pour y aider, le procureur Ges-
 sius, dénoncé à Néron pour ses déprédations, juge que le bruit de ces accusations ne se perdra que dans le bruit d'une guerre, qu'une révolte seule peut le sau-
 ver; par ses violences il pousse de son mieux à la ré-
 volte. Stimulée par les uns, provoquée par les autres, la Judée, folle de souffrances et ivre de prophéties, se précipite de plus en plus dans la sédition. Ceux qui gardent encore quelque bon sens, quelque richesse,

quelque ascendant, sont au désespoir. A chaque crise populaire, le sacerdoce et les chefs du peuple vont, revêtus d'un sac, la cendre sur la tête, supplier le procureur de s'adoucir, supplier le peuple de se modérer. Ils se sentent entraînés dans une révolution, écrasés, quoi qu'ils fassent, ou par les révoltés ou par les Romains.

Cette aristocratie sacerdotale, la première coupable du crime du Calvaire, menacée maintenant par les partis populaires qui avaient été ses complices, se souvient-elle alors de ce forfait dont il y avait encore tant de témoins? de cette prédication chrétienne qui avait tant de fois fatigué ses oreilles? de ces apôtres dont elle avait versé le sang? Il est permis d'en douter, tant l'homme est habile à oublier ce qui l'accuse! Ce qui est certain, c'est que la politique de leurs pères avait porté de tout autres fruits que ceux qu'elle avait souhaités. Ils avaient semé le fanatisme de la soumission et ils recueillaient le fanatisme de la révolte. Ils avaient versé le sang du Sauveur par crainte de Rome et de peur « que les Romains ne vinssent détruire la ville et le peuple ¹ », et voilà qu'à cause de ce sang versé, Rome, vengeresse involontaire du Sauveur, allait venir détruire le peuple et la ville. Leur excès ou leur affectation de prudence politique avait été la plus fatale des imprudences.

1. Joan., XI, 48.